

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ces *Dernières Lettres* furent publiées pour la première fois en 1922 aux éditions Flammarion.

Elles avaient été choisies « par des pères qui pleurent un enfant mort pour la France et par d'anciens combattants réunis sous la présidence de M. Le Maréchal Foch ». Elles sont d'ailleurs précédées, dans l'édition originale, d'une lettre du Maréchal datée du 29 octobre 1921 et ainsi rédigée :

« Le sacrifice de tous les soldats tombés pour la défense de la Patrie fut d'autant plus sublime qu'il fut librement consenti.

« Les *Dernières Lettres* montrent de façon touchante l'esprit idéal et pur dans lequel ce sacrifice a été fait ; c'est un monument de plus à la Gloire impérissable du Soldat français. »

Lettre écrite par le Soldat ABEILLE, 421^e Régiment d'Infanterie, tombé au champ d'honneur le 12 novembre 1914.

Saint-Gaudens, samedi 26 septembre 1914.

... À Paris, j'ai vu une ville que je connaissais de longue date et dont les beautés m'étaient familières, avec des yeux sur lesquels l'amour avait mis son charme inexprimable.

C'était le 23 septembre, après-midi ensoleillée et claire avec sur les arbres et dans le ciel des teintes douces qui déjà annonçaient le prochain automne. Je me suis trouvé sur la place de la Concorde, touché de la grâce extraordinaire, de la beauté de ce coin de Paris par cette claire journée de guerre. Je venais de passer devant la statue de Strasbourg, si éloquente dans son geste fier. Je venais d'admirer les pures couleurs du grand pavillon tricolore flottant comme toujours au-dessus du Ministère de la Marine.

Et au centre de la grande place, je voyais, d'un côté, à l'extrémité grandiose de l'avenue des Champs-Élysées, le profil de l'arc de triomphe de l'Étoile, monument de nos prestigieuses gloires passées.

À l'autre extrémité, au fond des Tuileries, encadrées d'arbres et de jets d'eau, les colonnes de porphyre du petit arc de triomphe du Carrousel, élevé lui aussi à la gloire des grandes armées, narguant le monument de Gambetta et les paroles émouvantes gravées dans la pierre devant le Louvre.

Et je voyais cela pour la première fois avec des yeux qui n'étaient plus ceux d'un vaincu accablé par l'abaissement d'une

patrie qui avait été si grande. Je voyais pour la première fois la capitale de mon pays, en ayant le droit de regarder en face le sens des pierres de ses monuments, en étant certain que nous allions enfin nous montrer dignes de notre grande histoire.

Avoir vécu trente-trois ans avec l'angoisse de ne pas voir venir le jour de gloire tant rêvé, avec l'humiliation de transmettre aux enfants la honte d'être des Français diminués, moins fiers, moins libres que leurs grands-pères, avoir souffert de cela silencieusement, mais profondément, avec toute l'élite de mon pays, et voir soudain resplendir l'aube de la résurrection alors que je suis encore jeune et fort et que mon sang est prêt à jaillir, heureux, pour tous les sacrifices.

Je suis satisfait d'avoir été utile et même nécessaire à Nancy dans un moment difficile, où les événements n'auraient pas eu le même caractère si mes fonctions avaient été détenues par un homme ayant moins de sang-froid et d'esprit de décision. J'aurais été affecté s'il m'avait fallu quitter Nancy, moins d'un mois après mon arrivée, alors que le danger était grand et que j'avais beaucoup à faire.

Maintenant que mon rôle est terminé, il n'était pas admissible de s'attarder. Même utile, ma place n'était pas confinée dans un cabinet de travail. Ce n'est pas là qu'on participe suffisamment à une œuvre historique qui exige la collaboration des forces de tout un peuple. Il est des heures où il faut la grande collaboration anonyme mais vivante sous le grand ciel avec la jeunesse entière de son pays. Malheur à ceux qui ne sont pas là à ce moment !

Malheur aux intellectuels qui ne comprennent pas qu'ils ont eux un double devoir, un devoir sacré de mettre leurs bras et leurs poitrines à la même place que les bras et les poitrines de leurs frères, moins avancés qu'eux-mêmes dans la possession de la conscience nationale.

À nous, les privilégiés, les gardiens de la tradition, les transmetteurs de l'Idéal, d'exposer nos vies et de faire joyeusement le don de nous-mêmes pour le maintien, le prolongement, l'exaltation de toute cette beauté, de toute cette fierté que nous sommes les premiers à sentir, dont nous sommes les premiers à jouir.

Et demain, nous aurons l'orgueil de rendre à nos fils le prestige de leur race et de faire tressaillir de reconnaissance nos pères dans leurs tombeaux...

*Lettre d'Émile ABGRALL, Officier mécanicien à bord du
« Léon-Gambetta ».*

*[Cinq jours plus tard, le 27 avril 1915, le sous-marin autrichien
U-5 torpillait le « Léon Gambetta » à cinq milles de Sainte-Marie
de Leuca. Émile Abgrall disparut avec le croiseur.]*

22 avril.

Notre plus cher désir était d'aller charbonner à Malte. Crac ! contre-ordre. C'est Navarin qui nous réapprovisionnera. Mais à quel prix ! Les Grecs vendent 35 francs les 100 kilos de patates. C'est la guerre !

Reuter nous apprend une bonne nouvelle : les Boches, qui avaient réussi à gagner du terrain près d'Ypres, grâce à l'emploi d'explosifs asphyxiants, ont été repoussés par les nôtres. Tout le terrain perdu est reconquis. Bravo ! vivent les Poilus ! Quel coup de main nous voudrions pouvoir leur donner.

Hier, des petits oiseaux sont venus nous rendre visite. Ils se sont installés sur les caisses qui servent de prisons à de jolis cochons roses et nous ont donné un ravissant concert. Ils avaient peut-être passé l'hiver en Bretagne. Qui sait ! Tout l'équipage leur a fait fête. Nous avons eu un instant l'espoir qu'ils allaient continuer à vivre notre vie. Hélas ! le soir venu, ils ont repris leur vol.

Reverrai-je un jour les oiseaux ?...

Embrasse bien pour moi Papa, Maman. Mais, surtout, ne leur donne pas connaissance de mes alarmes. Laisse-les croire

que je navigue sur une mer d'huile, loin de tout danger. Si le sort nous désigne pour le grand voyage, ils apprendront bien assez tôt cette fâcheuse nouvelle. S'il est écrit que la famille doit perdre l'un des siens dans la tourmente, n'est-il pas juste que ce soit moi ?... Je ne laisserai ni femme, ni enfants.

Allons, adieu, cher Frère. Longues caresses à Raoul et à Joël.

Bien affectueusement à toi.

ÉMILE.